

LE DOSSIER

LE SAVOIR FAIRE DE NOS GRANDS PARENTS

LA BUE OU LA GRANDE LESSIVE

Jadis, on procédait aux **bues**, que l'on appelait également **les buées**, et même **les buis** ou **buies** en Berry, en Lyonnais et en Bourgogne.

« **La grande lessive** », comme on l'appelait également, était une cérémonie rituelle qui consistait à laver le linge (du latin *lineus* = lin, le linge désignant au départ la toile de lin) deux fois par an dans **le cuvier**, un énorme baquet appelé aussi **le cuveau**, **le bugadier** ou **le bougadou** dans certaines régions (dans le Sud Ouest). **Faire la bue** chez nous désignait l'ensemble de l'opération qui se déroulait sur trois jours.

La grande lessive nécessitait beaucoup de temps et de peine, surtout pour les mères de famille. Les armoires étaient bien garnies en linge, de quoi passer l'année sans encombre : c'est ce qui explique le volume de linge à laver les jours de grande lessive.

LES OPERATIONS PREPARATOIRES.

On commençait par **trier le linge à blanchir** en plusieurs catégories. On séparait le linge délicat du gros linge. On pratiquait ensuite le **trempage**, en passant une première fois le linge dans un baquet pour faire tomber au fond les matières peu adhérentes et solubles (poussières, boues).

L'ESSOINGUAGE.

Ensuite, on l'emmenait dans le ru ou la rivière proche (ou encore le lavoir) pour **l'essangeage** ou **l'essoinguage**, opération au cours de laquelle le linge était rincé dans l'eau claire et courante, rendue légèrement alcaline avec du sel de soude. On ne frottait que les grosses taches en repliant la toile, sans savon. Un baquet se remplissait pendant que l'autre se vidait. Ainsi, la crasse était dissoute dans l'eau froide alors que ses matières se coagulaient dans l'eau bouillante.

On faisait ainsi plusieurs navettes au ru. Le lendemain, c'était **jour de bue**, jour de lessive. Les hommes allaient chercher la brouette dans la remise, sur laquelle ils posaient un énorme baquet, **le cuvier**, dans lequel les femmes avaient entassé les paires de draps de l'année (**les linceux**, comme on les appelait), généralement brodés aux initiales de la mariée, les chemises, les bonnets de nuit, les blouses (**les biaudes**), bref, tout ce qu'on a pu amasser tout au long de l'année. Ils installaient alors le cuvier sur un large trépied de bois percé en son milieu.

Ce linge sale va passer ainsi, pendant trois jours, de **l'enfer** (passage dans le cuvier) au **purgatoire** (séance de battoir au lavoir ou à la rivière), puis au **paradis** (séchage, repassage et blanchiment), pendant trois jours. Mais l'opération était programmée comme dans une machine à laver moderne.

LE COULAGE OU LA BUE – LE CUVIER.



« *La buée* » - Tableau de la première moitié du XVII^e siècle
Musée de Montpellier

Ensuite, on passait au **lavage**, appelé aussi le **coulage** ou la **bugade**, opération que nous allons détailler ci après.

Le grand cuvier de bois, cerclé de **douelles** comme un tonneau, a environ deux mètres de diamètre sur un peu plus d'un demi de hauteur. On prend **une poignée de glui** (paille de seigle longue et non brisée) qu'on tord avant de l'introduire en force dans un petit trou, **le pissoir** ou la **coulotte**,

qui se trouve au fond et au milieu du cuvier. Il sert de bouchon : le faisceau de glui dépasse en dessous d'une dizaine de centimètres. Puis on amène des fagots de bouleau et une quantité de baquets pour faire chauffer l'eau dans des marmites accrochées à la crémaillère de la cheminée. On aura mis également un peu de branchages au fond du cuvier pour faciliter l'écoulement.

Dans le cuvier, un grand vieux drap en crin dur (généralement du chanvre), appelé **le charrier**, ou dans certaines régions **le flairé**, va envelopper la lessive. On a préparé des lamelles de savon et des racines d'iris, du fenouil ou de la lavande, pour la senteur que l'on va disposer entre chaque couche de linge sale. Après les draps, on dépose le linge de corps et les vêtements, puis les vêtements de travail, le linge de maison, les nappes et les serviettes, les torchons, jusqu'à ce que le cuvier soit plein.

Lorsque le linge est entièrement recouvert par le charrier, on dispose sur toute la surface dix à quinze centimètres de cendre de bois, **la charrée**, qu'on a retiré de la cheminée ou de la cuisinière, puis on retourne les bords du charrier sur le cuvier.. Attention, la cendre doit provenir du châtaignier, du frêne, d'arbres fruitiers, du charme, de l'orme, du peuplier ou du sapin : la cendre de chêne, comme toute celle de bois dur est à proscrire car elle tache. Il fallait bien entendu préparer la cendre longtemps à l'avance.

On attise le feu et on continue à faire chauffer de l'eau pour le cuvier. On arrose la bue avec cette eau chaude, lentement, sur toute la surface du charrier : c'est **le coulage**. Pour que la bue soit bonne, il faut mettre de l'eau de plus en plus chaude. On arrive à recouvrir entièrement le charrier. L'eau s'écoule dans la **coulotte** au goutte à goutte par le bouchon de glui et tombe dans un récipient placé en dessous, appelé **la jarle**. On appelait chez nous ce liquide de récupération le **lissieu**, le **lessi**, ou plus simplement en patois morvandiau « **l'chu** ». La bue est de nouveau arrosée avec **l'chu** récupéré par la coulotte et réchauffé jusqu'à ébullition. Le soir, on recouvrait le cuvier avec un couvercle fabriqué en paille de seigle et en noisetier, appelé **le fleuriot**, ou une grosse couverture, pour conserver la chaleur. Les cendres lessivées étaient récupérées pour l'engrais du jardin.



La lessive au cuvier
*Musée de la Vie Bourguignonne,
Perrin-de-Puycousin - Dijon*

L'ESSORAGE ET LE SECHAGE.

Puis venait le jour du **purgatoire**, avec l'essorage du linge au dessus de la grande cuve : on retourne au ru (au lavoir ou au crot) pour rincer une dernière fois le linge. Ce travail était extrêmement pénible et pouvait être assuré par des lavandières. On pouvait ensuite mettre le linge à sécher :

- soit au grenier, aéré par des lucarnes, en mauvaise saison, ce qu'on appelait le **séchage couvert**.
- soit devant le poêle ou la cheminée, autrement dit le **séchage à air chaud**.
- soit au jardin sur un fil, ou directement étendu sur l'herbe (ce qui présente l'avantage du blanchiment) pour les grandes pièces telles que les draps, autrement dit le **séchage en plein air**.

On s'étonne encore aujourd'hui de l'usage des cendres dans la lessive autrefois. En fait, les cendres, mélangées à la crasse du linge, produisent par réaction un savon faisant office de détergent. La cendre fournit du carbonate de potasse. Parfois, on y ajoutait des orties en décoction qui forçaient encore plus le blanchissage.

LES CROYANCES.

La tradition, mais surtout les croyances maléfiques, voulaient qu'on évite de faire les lessives pendant certaines périodes de l'année (tant pour les bues qu'aux lavoirs), variables selon les régions, mais surtout pendant la semaine sainte. Ainsi on racontait que si on lavait ses draps pendant ces périodes, on lavait son propre linceul ! De même, il était interdit de laver pendant une semaine dans les fontaines qui venaient de recevoir la bénédiction de purification du curé. On disait également que les femmes qui venaient d'accoucher – qui relevaient de couches, comme on disait à l'époque – et qui venaient laver leur linge, empêchaient celui ci de blanchir et faisaient aigrir l'eau du lavoir ou de la fontaine !

La pratique de la bue a duré jusqu'à l'arrivée, à la première guerre mondiale, de la lessiveuse en métal à champignon qui permettait de faire circuler l'eau chaude. La boule lui a succédé après la seconde guerre mondiale, avant que la machine à laver moderne ne prenne le relais.

LES LAVOIRS DU CANTON ET LES LAVANDIERES

En patois, les lavandières étaient appelées les « **boyandines** », d'où sans aucun doute l'origine du nom du lavoir de Villiers Nonains situé sur la route de Pont-Riot, aujourd'hui malheureusement disparu, le « **lavoir du Boyon** » et peut être du lieu-dit la **Come au Boyau**.

Nous avons déjà consacré une rubrique patrimoine aux lavoirs de notre canton (N° 15 – Novembre 2005). Nous revenons dans ce dossier sur l'organisation de la vie sociétale autour des lavoirs et du dur labeur assumé par les femmes.

LE LAVOIR DU VILLAGE : UN LIEU DE VIE.

Le lavoir est un espace public; un lieu de vie réservé aux femmes comme le café du village l'est aux hommes. C'est au XVIIIème siècle que l'on construit la première génération de lavoirs dont l'architecture va s'améliorer avec la loi de 1851 sur l'hygiène. Il est souvent couvert et fermé pour protéger les lavandières des intempéries. Situé naturellement à proximité d'une source en eau, il est généralement composé de plusieurs bassins : **la fontaine**, puis **le rinçoir** (où on dégage le linge des restes de saleté et de savon), **le lavoir**, et bien souvent **l'abreuvoir** en aval destiné aux animaux. L'aire de travail est souvent faite en pierres de taille et l'accès est pavé.

Le lavoir était réputé pour être un lieu de médisance mais la solidarité était présente, ne serait-ce que pour tordre le linge à deux en sens inverse. Les conditions de travail y étaient très pénibles : les mains des femmes, plongées dans l'eau froide et parfois glacée l'hiver, en ressortaient meurtries, gercées et crevassées. Elles faisaient une grande consommation de la pommade en tube « *snowfire* ».

LES USTENSILES DE LA LAVANDIERE.



La bue en famille à Courottes (Arch. Priv. M.L Couhault)

La brouette : Il fallait faire trois voyages ou plus dans la journée (parfois plusieurs kilomètres pour aller au lavoir du pays) pour pouvoir emmener les corbeilles de linge sale, le coffre, le battoir, parfois la planche à laver, et naturellement le savon et la brosse. Et la brouette (**la beurouette** en patois morvandiau) n'était pas d'une grande capacité.

Le coffre : on l'appelle aussi le **cabasson**, ou **boîte à laver**, souvent aussi **le carrosse** (ou parfois **caisse**, **auget...**). Renforcé avec des chiffons ou de la paille, et calé au bord de la pierre à laver, il permettait à la lavandière de se mettre à genoux.

Le battoir à linge : on l'appelle plus communément le **tapoir**, en patois morvandiau **le tapoué**. La lavandière mettait le linge en boule et « tapait » dessus avec une grande énergie : elles **tapouillaient !**

La planche à laver : on l'utilisait lorsqu'on lavait à la rivière ou à la fontaine : elle remplaçait **la pierre à laver** du lavoir.

Le chevalet : fabriqué en bois, il permettait de suspendre provisoirement le linge et de le faire égoutter.

Le savon : ce savon, qui va naturellement servir à décoller la crasse et à détacher le linge sale, n'est pas n'importe lequel : le gros savon de Marseille, conditionné en forme de gros cube. Jadis, on pouvait également utiliser la **saponaire**, appelée aussi **herbe à foulon** (dans certaines régions, les foulons piétinaient – foulait au pied - la laine dans des bassins), dont les racines ont particularité de faire de la mousse. On l'utilisait en décoction froide. La saponaire est une plante à fleurs violacées qui pousse au printemps au bord de l'eau.

La brosse : c'est bien sûr la brosse à **chiendent**, faite pour qu'aucune tache ne lui résiste.

Notre prochain dossier : le patois morvandiau